Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 73

Artikel: La vieille tunique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256942

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de Bâle et des Jurassiens aux grandes guerres de Bourgogne et de l'appui qu'ils ont donné aux Suisses, leurs alliés. Veltin de Neuenstein, avec tous les hommes de sa seigneurie, se trouvait dans les rangs des troupes de l'Evêché et assista à la bataille de Grandson.

Avant le combat, les chefs des Suisses et des Alliés, tinrent un conseil de guerre pour fixer le plan d'attaque. Les délibérations furent longues et pénibles; les chefs ne pouvaient s'entendre et après de longues discussions sans résultat, ils allaient se séparer, quand Oswald de Thi rstein, commandant des troupes de l'Evêché de Bâle, proposa à ces vaillants capitaines de consulter un vieux guerrier, très expert dans l'art militaire et qui en maintes circonstances, avait donné des preuves de ses talents. Ce guerrier était Veltin de Neuenstein, le vainqueur de Neuss. Cette proposition ayant été acceptée, le Seigneur de Neuenstein traça, avec de la craie, sur la table qu'entouraient les chefs des Confédérés, un plan de bataille et l'expliqua si bien que tous furent convaincus, émerveillés et si satisfaits qu'ils l'adoptèrent immédiatement.

On sait que ce plan d'attaquer a réussi et si l'armée des Suisses a gagné la bataille de Grandson, elle le doit autant au plan savant de Veltin de Neuenstein, qu'à la bravoure de ses chefs et de ses soldats. Le plan d'attaque de Grandson est encore de nos jours considéré comme un chef-d'œuvre.

Veltin se retrouva à la bataille de Morat et figura au siège et à la bataille de Nancy, cette fois comme capitaine du contingent de la ville de Bâle, fort de 600 hommes. Il partit de Bâle, avec sa troupe, le jour de Noël 1476, par un froid rigoureux. De même que les contingents des Suisses, celui de Veltin eut beaucoup à souffrir du froid et du manque de vivres. Pour subvenir à leurs besoins, Veltin et les siens se livrèrent au pillage à Ensisheim, à Colmar, à Schlestadt. Arrivés à Heiligkreutz, en Alsace, les troupes de Veltin épuisées, demandèrent des vivres aux habitants. Ceux-ci, sachant que les Bourguignons s'approchaient, refusèrent cruellement les vivres demandés; bien plus, ils harcelèrent la petite troupe de Veltin qui s'éloigna en proférant des paroles de vengeance.

Après la bataille de Nancy, ou le grand duc d'Occident trouva la mort, le duc René de Lorraine, pour témoigner de sa satisfaction à Veltin de Neuenstein, le décora sur le champ de bataille, ainsi que son lieutenant Bernard Schilling, de Bâle. Les Bâlois, toujours conduits par Veltin, repassèrent par Heiligkreutz qu'ils pillèrent et saccagèrent entièrement, pour se venger de la dureté de ses habitants.

Ce fut le dernier fait du Seigneur de Neuenstein. On ignore l'année de sa mort. Il n'eut pas de descendant. Un seul parent de Veltin lui survécut. C'est Guillaume de Neuenstein qui entra au couvent d'Oelenburg où il était prévôt en 1516.

Au XVIe siècle le château de Neuenstein était inféodé par l'évêque de Bâle à la famille de Roemersthal. On ne sait quand il a été détruit. Les Neuenstein blasonnaient : « *De gueules au lion d'or passant*, pour cimier *une tête de lion d'or*.

A. D.

La vieille tunique

A l'époque où j'étais expéditionnaire dans les bureaux du ministère de la Guerre, j'avais pour collègue et pour camarade de pièce un nommé Jean Vidal, ancien sous-officier, amputé du bras gauche pendant la campagne d'Italie, mais à qui restait encore sa main droite, sa « belle main » de fourrier, avec laquelle il exécutait des merveilles calligraphiques en ronde, en bâtarde, en gothique, et dessinait, d'un seul trait de plume, un petit oiseaux dans le paraphe de sa signature.

Un digne homme, ce Vidal ! le type du vieux soldat, probe et pur. Bien qu'il eût à peine quarante ans et que de rares poils gris apparussent dans sa barbiche blonde d'ancien zouave, déjà nous l'appelions tous, au bureau, le père Vidal, mais avec moins de familiarité que de respect, car nous connaissions sa vie d'honneur et de dévouement, là-bas, dans son petit logement, à bon marché, au fond de Grenelle, où il avait recueilli une sœur à lui, veuve avec une ribambelle d'enfants, et où il entretenait tout ce petit monde sur son maigre budget, c'est-à-dire l'argent de sa croix, de sa pension et de ses appointements. Trois mille francs pour cinq personnes ! N'importe, les redingotes du père Vidal — ces redingotes dont la manche gauche, la manche vide, s'attachait au troisième bouton — était toujours brossées comme pour la revue du général inspecteur, et le brave homme prenait tellement au sérieux son ruban rouge, toujours frais, qu'il le retirait de sa boutonnière quand il portait un paquet dans la rue, quelque paire de bottes de chez Latour, rue Montorgueil, ou quelque pantalon de fatigue, acheté le matin à la Belle-Jardinière.

Comme je demeurais alors, moi aussi, dans la banlieue du sud de Paris, je faisais route assez souvent, pour m'en retourner chez moi, avec le père Vidal, et je m'amusais à lui faire raconter ses campagnes, tout en cheminant par ce quartier de l'Ecole-Militaire, où l'on rencontrait alors à chaque pas — c'était dans les dernières années de l'Empire — les beaux uniformes de la garde impériale, guides verts, lanciers blancs, et ces sombres et magnifiques officiers d'artillerie, noir et or, un costume sous lequel cela valait la peine de se faire tuer.

Quelquefois, par les chaudes soirées d'été, j'offrais l'absinthe à mon campagnon — douceur que le pauvre Vidal se refusait par économie, — et nous nous arrêtions une demi-heure devant le café d'officiers de l'avenue de la Motte-Picquet. Ces jours-là, l'ancien « sous-off » se levait de table avec un coup d'ivresse héroïque dans le cerveau, et j'étais bien sûr d'entendre, pendant le reste de la route, quelque belle histoire de guerre.

Un soir — je crois, Dieu me perdonne, que le père Vidal avait bu deux verres d'absinthe, — voilà qu'en longeant l'horrible boulevard de Grenelle, il s'arrête brusquement devant la devanture d'un fripier militaire, comme il y en a beaucoup dans ce quartier-là. C'était une sale et sinistre boutique, montrant dans sa vitrine des pistolets rouillés, des sébiles pleines de boutons, des épaulettes d'or rougi, et devant laquelle étaient suspendues, parmi des haillons sordides, quelques vieilles tuniques d'officiers, pourries sous la pluie et rongées par le soleil, mais qui, conservant le pincement de la taille et la carrure des épaules, avaient encore on ne sait quel aspect presque humain.

Vidal, me saisissant le bras de sa seule main et tournant ver moi ses regards un peu ivres, leva son moignon pour désigner une de ces défroques, une tunique d'officier d'Afrique, avec la jupe à cent plis et le triple galon d'or grimpant sur la manche et faisant un huit, à la bouzarde.

— Tenez, me dit-il, voilà l'uniforme de mon ancien corps... une tunique de capitaine.

Et, s'étant approché pour examiner la loque de plus près, il lut le numéro gravé sur les boutons et reprit, enthousiasmé :

— C'est de mon régiment !... C'est du premier zouaves !

Mais, tout à coup, la main du père Vidal, qui avait déjà saisi la jupe de la vieille tunique, resta immobile, son visage s'assombrit, ses lèvres tremblèrent, et, baissant les yeux, il murmura avec un accent d'épouvante :

— Mon Dieu ! si c'était la *sienne !*

Puis, d'un geste brusque, il retourna la tunique, et je pus voir, au milieu du dos, un petit trou rond dans le drap, un trou de balle, cerné d'une crasse noire qui était sans doute du vieux sang, et ce trou sinis-

---

t'appelles pas Cécile Gautier, ni Jenny Thasia, ni Mme Morsans ; car tu t'appelles l'Art, et je t'aime !

Ici s'arrêta le récit de Daniel.

— Ainsi, hasardai-je après un moment de silence, tu n'as jamais vu le visage de ta femme ?

— Jamais. J'ai donné ma parole. Et j'éprouve une âpre et douloureuse jouissance à ce qu'il en soit ainsi. Car je sais qu'en partageant sa peine, j'en allège le poids.

— Et tu es heureux ?

— Comment ne le serais-je pas ? Ma femme m'adore ; j'ai une jolie fortune ; les bruits de Paris ne m'arrivent qu'atténués, comme le fracas des vagues déchaînées parvient à la chaumière où dort paisiblement le laboureur. Je n'ai jamais entendu de si bonne musique. Je travaille beaucoup. *Vercingétorix* aura un ou deux cadets dont les paroles sont d'un poète que moi seul je connais, et qui ne seront probablement pas joués. Que m'importe ! C'est pour moi, maintenant, que je travaille, et plus pour les badauds. Je m'estime à moi même un suffisant public.

— Tu viens quelquefois à Paris ?

— Je n'y mets jamais les pieds. Cependant Cécile a eu la nostalgie du théâtre. Elle a voulu revoir encore la scène qui fut témoin de ses premiers succès, entendre mes œuvres à l'orchestre. Mais nous ne recommencerons plus. Cela lui a fait mal et renouvelle ses douleurs. Pour moi, à côté de sa voix que j'entends tous les jours, toutes les autres me font l'effet de crécelles. Et comme on interprète mes ouvrages, maintenant que je ne suis plus là ! Ah ! j'ai un avant-goût de ce qui m'arrivera lorsque je serai mort ! J'en ai assez. Je m'en retourne dans mon désert. Nous partons demain. Et cette fois, mon bon Charles, je te fais mes adieux. Je ne sais si nous nous reverrons. Mais nous pourrons du moins nous écrire.

Il me recommanda le secret, m'embrassa, serra la main de maître Varrey, et nous laissa.

— Pauvre Daniel ! dis-je.

— Ne le plaignez pas, fit le vieil avoué en me quittant. Quand un cœur d'élite se sacrifie à un devoir, c'est dans son sacrifice même qu'il trouve sa récompense. Et votre ami, monsieur, est le plus noble cœur que je connaisse.

FIN.

tre faisait horreur et pitié, comme une blessure.

— Oh ! oh ! dis-je au père Vidal, qui avait tout de suite laissé retomber le vêtement et s'était remis en route d'un pas pressé, la tête basse, voilà vilaine cicatrice !...

Et, pressentant une histoire, j'ajoutai, pour exciter mon compagnon à la raconter :

— Ordinairement, ce n'est pas par derrière que les capitaines de zouaves reçoivent les balles.

Mais il ne paraissait pas m'entendre ; il marmottait des mots en mordant sa moustache.

— Comment a-t-*elle* pu s'échouer là ? Il y a loin du champ de bataille de Melegnano au boulevard de Grenelle... Oui, je sais bien, les corbeaux qui suivent l'armée, les dépouilleurs de cadavres... Mais pourquoi là, justement, à deux pas de l'Ecole militaire, où son régiment est caserné, à *l'autre* ?... Et *il* a dû passer par ici, *il* a dû *la* reconnaître... Oh ! c'est comme un revenant !

— Voyons, père Vidal, fis-je en lui prenant le bras et violemment intéressé, vous n'allez pas continuer à parler par énigmes, et vous me direz bien quel souvenir vous rappelle cette tunique trouée.

Je crois bien que sans les deux absinthes, je n'aurais rien su, car, à cette demande, le père Vidal me jeta un regard méfiant, presque craintif, mais, soudain, comme prenant une grande résolution, il me dit d'une voix brève :

— Eh bien ! oui, je vous conterai la chose... Aussi bien que vous êtes un jeune homme instruit et honnête, j'ai confiance en vous, et, quand j'aurai fini, vous me direz — mais là, bien franchement, la main sur la conscience — si vous me trouvez excusable d'avoir agi comme j'ai agi... Voyons, par où commencer ?... Ah ! d'abord, je ne peux pas vous dire son nom, à l'*autre*, puisqu'il vit encore, mais je le désignerai par le sobriquet que nous lui donnions au régiment... *La Soif*, oui, nous l'appelions La-Soif, et il n'avait pas volé son surnom, étant de ceux qui ne grouillent pas de la cantine et qui sifflent douze petits verres aux douze coups de midi... Il était sergent à la quatrième du second où j'étais fourrier, et marchait à côté de moi, en serre-file... Bon soldat, très bon soldat... Ivrogne, chapardeur, aimant les batteries... Mais brave comme une baïonnette, avec des yeux bleus et froids comme l'acier, dans sa face tannée à barbe rouge, où l'on voyait bien tout de suite que le particulier n'était pas commode. Au moment où j'étais arrivé du dépôt au bataillons de guerre, La-Soif venait de finir son congé ; il se rengagea, toucha la prime et roula pendant trois jours dans les bas quartiers d'Alger avec quatre ou cinq noceurs comme lui, empilés dans une calèche et portant un drapeau tricolore où on lisait ces mots : *Ça ne durera pas toujours !* On le rapporta à la caserne, la tête fêlée d'un coup de sabre ; il s'était battu avec des *tringlots*. La-Soif guérit ; on lui flanqua quinze jours de bloc et on lui retira ses galons. C'était la deuxième fois qu'il les perdait ; sans sa mauvaise conduite, La-Soif, qui était d'une famille bourgeoise et avait reçu de l'instruction, aurait été officier depuis longtemps. Donc, après l'affaire, on lui reprit ses galons, mais, dix-huit mois plus tard, comme je venais de passer sergent-fourrier, il les avait déjà rattrapés, grâce à l'indulgence du capitaine, vieil Africain, qui l'avait vu faire le coup de feu en Kabylie.

Mais voilà que le vieux est promu chef de bataillon et qu'on nous envoie un capitaine de vingt ans, un Corse, nommé Gentile, sorti de l'école, un garçon froid, ambitieux, plein de mérite, disait-on, mais très exigeant dans le service, dur pour les hommes, et vous collant des huit jours de salle de police pour une tache de rouille sur le fusil ou un bouton de moins à la guêtre ; de plus, n'ayant pas encore servi en Algérie, et n'admettant pas du tout, mais pas du tout, l'indiscipline et la *fantasia*. Du premier coup, le capitaine Gentile prit La-Soif en grippe, et réciproquement. Ça ne pouvait pas manquer. La première fois que le sergent ne répondit pas à l'appel du soir, huit jours de bloc ; la première fois qu'il se grisa, quinze jours. Quand le capitaine — un petit brun, raide comme un poil avec ses moustaches de chat effarouché — lui jetait la punition à la face, en ajoutant d'un ton sec :

— Je sais qui vous êtes, et je vous materai, mon cher !

La-Soif ne répondait rien et s'en allait d'un pas tranquille du côté de la salle de police ; mais le capitaine se serait peut-être radouci tout de même s'il avait vu le coup de colère qui rougissait la figure du sergent, dès qu'il avait tourné la tête, et l'éclair de rage qui passait dans ses terribles yeux bleus.

(*A suivre.*)

Les écoles en forêt

Voici pour plaire aux amateure d'hygiène et de grand air.

Les « écoles dans la forêt » sont, depuis deux ans, en grand honneur en Allemagne. Il n'est pas de Congrès hygiénique ou pédagogique où il n'en soit question, et les membres de l'enseignement sont nombreux qui s'en occupent. La première de ces écoles qui s'ouvrit dans la forêt de Charlottenbourg date du mois de juillet 1904 ; elle a servi de type à toutes celles qui se sont ouvertes depuis. Le but de l'école dans la forêt est double : il est hygiénique et pédagogique. Les facteurs hygiéniques sont le séjour dans les bois, un air plus sain, une arrivée et un rayonnement plus grands de la lumière et de la chaleur solaires, une nourriture appropriée et le repos en station horizontale dans des halls spéciaux. Quant à la pédagogie, elle se ramène à constituer l'enseignement de telle façon que les élèves qui sortent puissent se retrouver avec des condisciples d'école populaire ayant le même âge.

L'école est ouverte aux premiers jours chauds du printemps, vers le commencement de mai ; la fermeture en a eu lieu jusqu'ici au milieu d'octobre, moins à cause du froid que de la diminution du rayonnement solaire. L'enseignement y est gradué, de façon à ce que les enfants ne ressentent jamais de fatigue. Les leçons durent une demi-heure, et toute heure de travail intellectuel est suivie d'une récréation de dix minutes. La question de la nourriture y est ainsi réglée : à l'arrivée, à 8 heures, une assiettée de soupe et un petit pain blanc garni de beurre ; à 10 heures, une ou deux tasses de lait, avec des tranches de pain noir beurré ; à midi, déjeuner comportant un minimum de 100 grammes de viande et de 200 grammes de légumes ; à 4 heures, petit goûter consistant en lait et pain noir beurré, et enfin, à 6 1/2 h., soupe de bouillie d'avoine avec pain noir ou pudding.

Ce régime a donné les meilleurs résultats.

La basse-cour au printemps

Couvées précoces. — Le choix des œufs. — Les nids. — Choix des poules couveuses. — Mirage des œufs.

Avec le printemps, s'amène le réveil de la végétation, qui nécessite de la part du cultivateur, une activité nouvelle pour les travaux des champs. La vie animale elle-même suit ce mouvement, et tout aussi bien qu'aux cultures, il convient de donner aux animaux de la ferme, tous les soins nécessaires pour en tirer le plus grand profit.

La basse-cour doit être, en ce moment, pour la fermière, l'objet de ses préoccupations, car les sujets nés en mars ou aux premiers jours d'avril, sont ceux dont le développement est le plus rapide et le plus régulier, et qui donneront les meilleurs coqs et les poulettes susceptibles de pondre régulièrement dès l'automne. Les poussins nés de couvées tardives ne fournissent jamais d'aussi bonnes pondeuses et des poussins aussi vigoureux que ceux provenant de couvées précoces. Il est donc très important de prendre dès maintenant, toutes les dispositions utiles pour que l'incubation s'opère dans de bonnes conditions.

Il importe tout d'abord de faire choix des œufs les plus gros provenant de poules ayant au moins deux ans ; les produits qu'ils donnent sont toujours les plus gros et les plus beaux.

Les nids doivent être placés dans un endroit bien sain, ni froid, ni humide. On les dispose soit à terre, soit sur des planches supportées par des tréteaux de 25 à 30 centimètres de hauteur. L'usage des caisses n'est pas recommandable, à moins d'être à claire-voie pour permettre la libre circulation de l'air autour du nid.

Les nids seront garnis de paille, préalablement froissée dans les mains, puis foulée de façon à offrir une surface stable ne fléchissant pas sous le poids de la poule. Cette surface sera légèrement concave, de telle sorte que les œufs restent les uns à côté des autres lorsque la poule est en place. Il faut éviter qu'ils ne s'entassent au milieu ; non seulement ils risquent de se casser, mais ils sont mal couvés, n'étant pas uniformément en contact avec la poule.

Dans certaines, on préfère garnir les nids avec de la paille au lieu de foin parce que ce dernier fermente et devient, par suite, plus propice au développement des insectes parasitaires. La paille, offre toutefois, l'inconvénient de ne pas être assez compacte dans sa masse, et de permettre l'accès de l'air au-dessous des œufs, condition sensible à une incubation régulière.

Si l'on donne la préférence au foin, il faut le choisir fin, sans poussières et le saupaudrer d'un peu de soufre. S'il était long et rude, il conviendrait de le couper et de le froisser dans ses mains, pour le rendre plus doux.

Le choix de la poule couveuse n'est pas le moins important. Disons, tout d'abord, qu'il faut préparer d'avance la poule à remplir son rôle de bonne couveuse. Dès les premiers jours de février, et même avant, il faut retenir les poules au nid, et pour cela ne pas trop les laisser en liberté et maintenir constamment dans le nid deux ou trois œufs. Elles prennent ainsi l'habitude de rester au nid de plus en plus longtemps.

Lorsqu'on les apercevra assidues, on pourra alors se décider à leur confier quelques œufs à l'endroit même où elles ont pris